

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 22

Artikel: La tempérance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188261>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tenue: l'une, la garde urbaine; l'autre, comptant quatre cents enfants de six à douze ans, armés d'arcs et de flèches, diversement costumés. Quatre petits chefs à cheval majorisaient à merveille.

» Une petite escadre s'avance sur le lac, poussée par une brise légère et escortée d'une foule de bateaux pavoisés. Elle aborde; une planche est jetée de la barque principale au rivage; et pendant que le chef fribourgeois descend sur ce pont fragile, un commandant genevois s'élance à sa rencontre et l'embrasse. Le bataillon suisse se met en route pour Genève, et sa marche est une procession triomphale. Des cris de joie sortent de toutes les bouches; les chapeaux, les casquettes et jusqu'aux bonnets à poils des grenadiers s'agitent au bout de tous les bras et de toutes les baïonnettes. Des collations improvisées arrêtent à chaque pas le cortège; les talus verdoyants des remparts sont couverts de femmes en blanches toilettes. Plus tard, banquet pour les officiers; repas et fête champêtre pour les soldats. La plaine retentit de chants, de danses et de cris d'allégresse. Jamais émotion ne fut plus vive et plus universelle. »

Le 12 septembre 1814, la Diète admit Genève dans la Confédération, à titre de vingt-deuxième canton, décision qui fut sanctionnée par le congrès de Vienne en mars 1815.

L. M.

La tempérance.

Vo sédè que du on part dè teimps, n'ein pè chàotrè 'na sociètà que lài diont « dè la Tempérance, » que po ein ètrè, faut einfatà on bet dè riban bliu dè 9 centimètres et demi à la botenire d'amont dâo revai dé drâite dè sa veste. Et n'est pas tot què lo riban bliu! on iadzo qu'on est einmodà que dedein, n'est pequa quiestion d'allà quartettà pè lo cabaret, ni d'allà goliassi decoutè lo bossaton. Faut derè adieu ào liquido; faut renonci ài vôtès, ài z'abbâyi, ài banquiets, ài rioulès et à totès lè fètès iò lo carbatier a on mot à derè; et mémameint on n'ousè pas pi fifà lo pe petit verro dè crâtsè. Mâ fâi, po derè la vretà, cliào qu'ein font partià sont bin dè respettà, kâ sont adé à sang frâi, ménadzont lào mounia, sont pe dzeinti po lào fennès, ne bordenont pas atant pè l'hotò; et tot lo mondo s'ein tràovè mi, hormi lè pintiers et lè protieure; mà coumeint y'a bounadrâi dè cliào tempèreux que sont dâi villio soiffeu, et que l'arâi étâ molési dè lào fèrè depaidrè lo tsemin dâo cabaret, on lào z'a fé dâi pintès tot espret por leu, qu'on lào dit: café chocolat, iò sè pàovont pifrà dè Javá, dè Moká, dè Suchard et autro z'ingrédièints; mà adieu lo petit verro po mettrè dein lo café à l'édhie, et lo pousse et lo repousse café, coumeint font ào Café Fédérat. On écoualetta, duè z'écoualettès, trâi z'écoualettès, se volliont, cein pào allà; mà *nix!* po lo riquiqui qu'on met dedein. Lo philoxéra vastatri ne lào fâ ni tsaud, ni frâi. Lo prix dâo litre ne lào grâvè pas dè drumi et cliào dzeins sonf benhirào et diés coumeint dâi quinsons; la casse, la cafetière et la thètière, l'est tot cein que lào faut.

Onna brava fenna dè pè V..... qu'à on hommo qu'est on bocon soulon, n'est pas adé à noce avoué li; et l'est bin veré que n'hommo qu'a bu n'est ni

oquiè dè bio à vairè, ni onna galéza sociètà po lè z'autrès dzeins, et surtot po 'na fenna; assebin clia pourra pernetta farâi on ne sâ quiet po que se n'hommo sè mettè dè clia Tempérance; et commeint y'a on café chocolat pè V....., le desâi l'autro dzo à sa vesena, à quoui le fasâi sè plieintès:

— Oh! se me n'hommo sè volliàvè mettrè dè clia sociètà, ma fâi ye bairé on bon coup!

Et l'est dinsè que lài a dâi dzeins bin avezà, que font état d'avâi la bouna einteinchon dè bailli dâi bons consets ài z'autro, mà que ne s'ein tsaillont diéro por leu.

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

I

On sait que dans le pays des contrastes, l'Angleterre, la Tamise, si clapotante à Londres, si peuplée de vaisseaux de fort tonnage, et de bateaux à vapeur se croisant rapidement, n'est à quatre ou cinq lieues au-dessus de la capitale, à Hampton-Court, qu'une modeste rivière serpentant silencieusement entre des méandres poétiques. A Hampton-Court, la Tamise est étroite, limpide et verte; devant Temple-Bar, elle est fangeuse, noire et large.

Il y a quelques années, le promeneur qui eût rêvé sur la terrasse du joli et vieux château de Hampton-Court, eût été distrait par un événement se passant sur l'autre rive, événement fréquent en Angleterre, rare cependant dans cette localité: le baptême d'un navire.

Les habitants de la villa devant laquelle devait avoir lieu la cérémonie s'agitaient fort et parlaient haut.

Transportons-nous sur le lieu.

Nous voici devant une délicieuse habitation, plus importante qu'un cottage, moins architecturale qu'une villa. C'est un petit édifice confortable, bâti en briques, égayé de volets peints de couleur ardoise, à la façon des maisons normandes, encadré de ce plantureux feuillage vert cru propre à tous les paysages anglais; une pelouse rehaussée de nombreux massifs se déroule jusqu'au bord de la rivière et s'arrête au seuil d'un embarcadère coquet sous lequel sont amarrés des canots reluisant de propreté. Telle est l'habitation de campagne du sir Plough.

Par droit d'atnesse, sir Plough est né avec une grande fortune. Dédaignant d'une part toute occupation rétribuée, et de l'autre ne se sentant aucun appétit ni pour les arts ni pour les lettres, il a fait ce que font des milliers d'Anglais, il a voyagé, toujours voyagé.

Il est le meilleur des hommes, le plus probe, le plus loyal, le plus franc; en un mot, c'est un Anglais dans la bonne expression.

Toutefois, sir Plough est obsédé par un mauvais sentiment, par une manie qui le rend ridicule et injuste; il a les Français en horreur.

« Ces petits hommes, les plus petits du monde civilisé, dit-il souvent, ces petits hommes bruyants, pétulants, ricaneurs, fanfarons, incapables d'être polis sans avoir l'air goguenard; ces petits hommes bavards comme des femmes, *vantards* comme des Gascons qu'ils sont tous, me déplaisent et me fatiguent. Si j'aime la France pour ses vins et ses amours faciles, j'exècre la partie masculine, qui excite mes nerfs et me rend le séjour de la France odieux, intolérable. »

Arrivons à l'événement.

Sir Plough, avide d'indépendance hors de chez lui, avait, dans un élan de coquetterie toute britannique, fait construire un yacht à hélice pouvant tenir la mer, sorte de seconde villa mobile qui le transporterait, sans